

Il est des livres dont on sent très vite qu'ils ne doivent rien au hasard parce qu'ils sont nés d'une vraie rencontre. Le *Bosch* et le *Bruegel* que signe C-H Rocquet sont de ceux-là. Ce qui fait leur force, et leur donne une indéniable dimension poétique, tient d'abord au tact de cœur et de sensibilité de leur auteur, à son sens du mimétisme et de «l'originair», qui ont la vertu de nous conduire jusque dans l'intimité même de la peinture, jusqu'à ce seuil où après avoir ressenti quasi physiquement la présence de la neige, nous avons le sentiment de nous enfoncer dans le paysage représenté comme dans le décor d'un rêve, avant de nous retrouver aux côtés du peintre dans son atelier. *Par la fenêtre, on voit d'en haut l'herbe d'hermine et par delà les toits déjà blancs, un clocher d'église. Sur le chevalet le Dénombrement que Bruegel vient de terminer...* Ou bien c'est Jérôme Bosch que nous accompagnons dans ses promenades autour de Bois-le-Duc, sous la pluie ou les averses, ou entre ciel bleu et vert miraculeux de l'herbe. Car c'est la façon d'habiter l'espace, la couleur ou la lumière, et la façon d'être sensible à des présences, qui développent une vision du monde et orientent une méditation.

C'est ainsi que C-H Rocquet s'attache particulièrement à la poétique de l'hiver telle qu'elle se manifeste chez Bruegel. Car, par delà l'illustration d'une certaine rudesse à vivre et l'évocation fascinée de l'enfance, cet amour de l'hivernal est aussi pur amour de la peinture. *La première neige du peintre, devant lui, la première plaine, la première étendue blanche, c'est sa toile.* Blancher qui nous place face au monde comme au centre de notre mémoire, blancheur qui permet aux figures peintes d'apparaître comme auréolées d'un semblant d'éternité, et à la scène d'être comme exaltée par une sorte de lumière intérieure. Neige donc qui, permettant au peintre de *peindre comme ne peignant pas*, symbolise le *seuil* et le *sommet* de son art, tout autant que sa spiritualité, ce dont des tableaux comme *l'Adoration des mages*, le *Dénombrement de Bethléem* ou *Le Massacre des Innocents* témoignent avec ferveur.

Cette mise en lumière d'un sens spirituel caché, l'auteur la poursuit et l'amplifie dans l'étude qu'il consacre à l'une des dernières œuvres de Jérôme Bosch – qui fut avec *Patinir*, l'une des références majeures de Bruegel –, *Le Triptyque de l'Épiphanie* du Prado. Ce retable appelle un déchiffrement que C.-H. Rocquet, en une langue dont la limpidité ne cesse d'enchanter, entreprend avec maestria. A travers tout un jeu de correspondances entre ce qui est peint et celui qui peint, entre ce qui est montré et ce qui est suggéré, et de symboles en allusions bibliques, l'exploration de chaque élément du retable restitue peu à peu *l'édifice invisible d'une méditation*. C'est ainsi que nous découvrons que la Messe de Saint Grégoire (représentée sur les volets fermés du retable) est déjà une *épiphanie* montrant aux yeux corporels ce qui n'apparaît qu'aux yeux de la foi; que nous saisissons mieux le rôle de l'opposition fondamentale entre magie et sacrement, puisqu'elle est ce qui structure, théologiquement et mystiquement, le *Triptyque de l'Épiphanie* comme l'ensemble de l'œuvre de Bosch.

Ce peintre dont nous n'avons aucune lettre, aucun testament, aucun carnet, fut un homme solitaire, silencieux qui confiait sans doute ses pensées aux énigmes de sa peinture. *L'Épiphanie* du Prado est la somme de sa vie: Elle *naisait de toute sa vie, de toute sa pensée, de tout son métier de peintre*. Cette phrase pourrait d'ailleurs parfaitement s'appliquer à l'auteur tant ce *fil des chemins de terre grise, des lumières de pluie et de nacre, des paysages vus comme à travers une perle*, a rassemblé dans ce livre le meilleur de son expérience esthétique et l'essentiel du message spirituel qu'il partage avec Bosch et Bruegel: *peindre est donner forme au songe, à la vision, à la méditation de l'invisible*.

Qu'il évoque la façon dont Bosch traite l'espace, qu'il insiste sur le rôle du Carnaval au cœur de la Passion, qu'il aborde la *peinture en grisaille* – absence de couleur pourtant peinte – qu'il démontre que *l'Adoration des mages* représente plutôt une *conversion* des mages ou que *l'Épiphanie* met en scène deux visions opposées, Claude-Henri Rocquet a l'art de transformer l'inexprimable qui se montre, en quasi certitude proclamant sa foi en un art où le spirituel se tiendrait toujours en embuscade dans la lumière de la représentation.

Richard Blin